

Annie Claude Sortant-Delanoë

## L'angoisse, nécessité logique entre jouissance et désir

À sa naissance, l'enfant est un organisme dont le cri exprime un besoin. Ce cri n'a aucune intention de signification. Au-delà du cri, c'est la mère ou son substitut qui suppose la demande de l'enfant. C'est la réponse première, le signifiant de l'Autre qui transforme le cri en appel. La demande se sépare là du besoin, elle devient demande d'amour jamais comblée, d'où s'origine le désir. Le désir occupe là une fonction signifiante.

Le sujet va être mis en demeure par le père de se détacher de sa mère toute-puissante, et toute à lui, au risque d'être menacé dans son corps même. L'enfant va s'orienter vers de nouveaux objets dont son image spéculaire est l'origine, le prototype. À l'horizon, on pourrait presque imaginer une relation harmonieuse...

### **Un reste réel**

Jusqu'au *Séminaire X, L'Angoisse*, où Lacan va dégager le désir de la série « besoin, demande, désir », il va s'agir d'accéder à un statut de l'objet antérieur au désir promu par la loi, antérieur donc à la constitution de la fonction paternelle.

Dans ce séminaire, l'enfant qui vient au monde est une unité de jouissance qui va être décomplétée par l'entrée dans le langage, avec un reste qui sera non pas signifiant mais réel : un reste de jouissance. C'est la notion de réel, opposée à la fonction du signifiant, qui va permettre de s'orienter.

À la prise du sujet dans la chaîne signifiante de l'Autre, le reste jouissance du corps chute, fait du sujet du signifiant un sujet manquant. C'est un moment imperceptible, mythique, où se façonnent simultanément la cause du désir et l'angoisse. L'angoisse est constitutive de l'apparition de l'objet a réel que Lacan dans ce séminaire

commence à construire. L'objet *a* est le moment où la jouissance n'est plus, et où naît l'angoisse.

Pour nous éclairer, Lacan propose une division ; la division subjective est une vraie division posée comme telle dans le séminaire :

A	S
\$	A
a	

Cette opération n'est pas totale. Le *a* est ce qui représente le sujet dans son réel irréductible, le reste réel de la jouissance. En tant qu'il est la chute de l'opération subjective, ce reste, structurellement, par analogie de calcul, est l'objet perdu, ce qui reste dans l'opération de l'avènement au lieu de l'Autre. Plus exactement, *la structure* de ce reste est l'objet *a*. Ce reste n'est pas signifiant : il ne se prête ni à la dialectique, ni au signifiant. Cette chute, ce déchet vient à constituer le sujet désirant. C'est sur le temps de l'angoisse que le désir se constitue, que le sujet s'anticipe comme désirant. L'angoisse se trouve à un moment logiquement antérieur au moment du désir mais dans le même mouvement. Elle est un moment logique, même si elle n'est pas éprouvée et si le désir ne l'est pas encore.

L'objet de l'angoisse n'est pas repérable par cette élaboration. « Le temps de l'angoisse n'est pas absent de la constitution du désir, même si ce temps est éliminé, non repérable dans le concret <sup>1</sup>. » Autrement dit, le creux, le vide, le manque est la marque du reste de jouissance non symbolisé par le signifiant. Le passage de la jouissance au désir et aux objets de substitution n'est accessible que par l'angoisse. L'angoisse se place hors des limites du signifiant, elle n'a pas d'orientation signifiante, elle est hors sens. L'angoisse est la voie d'accès au réel.

### **De l'objet cause à l'objet substitutif**

L'angoisse est donc l'opérateur qui permet le passage de l'objet cause à l'objet visé.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 204.

A	S	Jouissance
<i>a</i>	⊗ (ics, désir de l'Autre)	Angoisse
§		Désir

Le signifiant rate immanquablement le réel. Le ratage est ce qui produit l'objet *a* auquel se réduit l'accès du sujet à la jouissance.

Ce qui advient à la fin de l'opération, c'est le sujet barré, § ; *a* est le reste irréductible avec lequel il n'y a aucune façon d'opérer puisqu'il est hors symbole.

L'objet cause du désir est bien en arrière du désir. Le sujet sait donc ce que vise son désir, l'objet substitutif, mais ignore ce qui cause son désir, l'objet *a* réel, véritable objet du désir.

L'objet perdu, c'est du vivant, du corps vivant : un corps anatomique, fait d'organes, *objets* organes qui ne sont pas transformés en signifiants. Ce n'est pas le corps unifié du stade du miroir. L'objet cause n'est pas spéculable.

Beaucoup d'objets substitutifs vont venir prendre la place de l'objet perdu, particulièrement ceux que l'imaginaire a investis de combler ce vide dans l'après-coup de leur perte. Cette vision des objets organes va permettre l'élargissement des objets pulsionnels (sein, excréments, voix, regard). Ils sont repérables dans le fantasme, mais ce ne sont que des objets substitutifs. Même si l'on considère qu'ils ont été dans un temps mythique objets de jouissance, leurs traces aujourd'hui sont tout aussi mythiques d'une jouissance perdue. Rien ne pourra jamais permettre de retrouver la jouissance unitaire.

Il existe une béance irréductible entre le désir et sa satisfaction. Le désir est donc toujours insatisfait par vice de structure. La relation inconsciente que le sujet entretiendra avec l'objet du manque, cause du désir, sera, sans qu'il le sache, le cadre de toutes ses relations au désir et à ses objets.

### **Le pervers en place d'objet *a***

Pour illustrer sa thèse, Lacan met en valeur qu'il y a dans le fonctionnement pervers une fonction de révélation de la vérité du point de manque structural.

Le pervers poursuit toujours une sorte de jouissance originelle et mythique. Il veut dégager le corps du partenaire, l'exproprier de la parole, retrouver les forces pulsionnelles à l'état brut, sans être civilisées, comme si le langage n'était pas passé par là. Comme si la jouissance n'avait pas été mortifiée par le langage. La visée du pervers, c'est « rendons la jouissance au corps ». Il va vouloir se faire l'instrument de la jouissance de l'Autre. La dynamique du pervers a comme but de préserver une jouissance sur laquelle n'apparaît nulle faille, une image de totalité.

Le sujet pervers réalise dans sa pratique perverse la rencontre chez le partenaire avec l'objet *a* qu'il se fait pour l'autre, l'angoissant pour le faire jouir.

Au-delà de la scène théâtralisée, où le pervers s'identifie à l'agent, dans le fantasme, il se fait objet pour obtenir la jouissance de l'autre. Dans le rituel, le partenaire est apparemment réduit à un objet que le pervers manipule à sa guise, mais, dans la structure, c'est la division du partenaire comme sujet qui est visée, division par la jouissance qui passe obligatoirement par l'angoisse. Le pervers se fait objet *a* pour rendre à l'Autre ce dont il aurait été décomplété par l'entrée dans le langage.

Le pervers veut faire franchir la barrière du refus, le cœur de l'expérience étant la jouissance contrainte de la victime. Afin de la forcer jusqu'à une sensation in-sue d'elle-même. C'est ainsi que le pervers se met en place d'objet qui fait jouir. C'est l'affirmation de la satisfaction de la jouissance. C'est le pervers qui signe le point de connexion entre l'angoisse et la jouissance, le lien radical de l'angoisse à l'objet en tant qu'il choisit.

L'expérience de dépassement que cherche le pervers, la division du sujet qu'il cherche est « l'inquiétante étrangeté depuis longtemps familière <sup>2</sup> » qui se manifeste par l'angoisse.

C'est ce que décrit monsieur P. au détour d'une séance : « Me plaindre, c'est rendre l'autre vulnérable. Il m'a entendu, il est descendu, venu à ma hauteur. S'il montre de la compassion, c'est de la faiblesse. Je l'ai eu. C'est encore une façon de dominer le rival. Ça le fissure. Ce que je cherche, c'est à me remettre dans cet état

2. S. Freud, *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 215.

d'infériorité, d'impuissance, de blocage... Imaginer les hommes démunis, c'est me munir, jouer le moins, c'est attirer la compassion de l'autre, sa pitié ; c'est pour créer une dépendance de lui à moi. Je me fais le bouc émissaire, je me sacrifie en me rabaissant pour faire croire à l'autre qu'il est mieux que moi. Il aura besoin de moi pour se sentir bien. »

### **La médiation de l'amour**

Bien que la recherche de la chose perdue soit cause de souffrance, cela n'empêche pas sa quête permanente. Le réel est à jamais indisponible, mais le sujet ne cesse de buter sur lui. Mais la loi va rendre ce réel symbolique, et dès que l'objet réel sera élevé à l'objet symbolique, on sera dans la voie des objets du désir métonymique. Et on continuera à buter.

Seulement, il y a une méconnaissance interne au désir. *a* est l'expression de la jouissance du corps propre, ce qui reste. Le désir, c'est la relation à l'Autre.

Le névrosé déplace le vrai objet *a* cause du désir, interne, refoulé, vers l'Autre. Quand le sujet désire l'Autre, c'est toujours *a* qu'il désire. Ce qui structure le désir, c'est l'oscillation du sujet par rapport à l'objet, dans sa relation à l'Autre en tant qu'il est supposé contenir cet objet. C'est-à-dire que l'objet de jouissance chu, désiré, passé le moment de l'angoisse sur lequel le désir s'appuie, ne peut être joui que par la sublimation de l'amour. C'est l'amour le médiateur. Autrement dit, « seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir <sup>3</sup> ».

Mais même si l'amour n'avait pas pu exister, s'il n'y avait pas la culture, ce fait culturel aurait pu prendre un autre détour pour la rencontre entre les hommes et les femmes. Et même s'il y a un malentendu obligé dans les rapports entre les sexes, pourquoi la jouissance ne pourrait-elle pas être atteinte par les voies du malentendu ?

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, *op. cit.*, p. 209.